



Cédille. Revista de Estudios Franceses

E-ISSN: 1699-4949

revista.cedille@gmail.com

Asociación de Francesistas de la Universidad

Española

España

Domingues de Almeida, José

Réactions à la réaction. Brèves considérations sur le sens de l'épiphrase dans Les particules élémentaires de Michel Houellebecq

Cédille. Revista de Estudios Franceses, núm. 3, abril, 2007, pp. 179-190

Asociación de Francesistas de la Universidad Española

Tenerife, España

Disponível em: <http://www.redalyc.org/articulo.oa?id=80800313>

- ▶ Como citar este artigo
- ▶ Número completo
- ▶ Mais artigos
- ▶ Home da revista no Redalyc



Cédille

ISSN: 1699-4949

nº 3, abril de 2007

Miscelánea

**Réactions à la *réaction*. Brèves considérations sur
le sens de l'*épiphrase* dans *Les particules élémentaires*
de Michel Houellebecq**

José Domingues de Almeida

Universidade do Porto

jalmeida@letras.up.pt

Resumen

La obra literaria del novelista francés contemporáneo Michel Houellebecq ha sido considerada por una cierta crítica francesa y extranjera como el síntoma de un *declive* del pensamiento francés actual.

Para muchos autores, sus textos son ambiguos porque describen una sociedad decadente, con relaciones elementales, pero suscriben al mismo tiempo el discurso reaccionario de sus personajes.

José Domingues de Almeida ilustra estas contradicciones en el texto *Les particules élémentaires*.

Palabras clave: Houellebecq; contemporain; réactionnaire; cliché; épiphrase; cynisme.

Abstract

The literary work of the contemporary French novelist Michel Houellebecq has been considered by some French criticism (and abroad) as the symptom of present French thought declinism.

For many authors, his texts are ambiguous because they describe a decadent society, based on elementary relationship, but at the same time, they subscribe to the characters' points of view.

José Domingues de Almeida illustrates these contradictions in the novel *Les particules élémentaires*.

Key words: Houellebecq; contemporain; réactionnaire; cliché; épiphrase; cynisme.

Dans un récent essai sur l'état contemporain de la littérature française, Dominique Viart et Bruno Vercier (2005: 8s) faisaient la part des choses en reprenant une distinction barthésienne qui fit ses preuves il y a trois décennies: *écrivant* et *écrivain*.

En fait, il s'agit, pour l'extrême contemporain, pour les «lettres du jour» (Bertrand, 1997) de séparer le bon grain de l'ivraie selon des critères textuels et, dès lors, intrinsèques au fait littéraire, et d'ignorer, voire mépriser, les retombées médiatiques liées à la parution de tel ou tel roman.

La dichotomie convoquée par une telle entreprise de *salubrité littéraire* revient à séparer la littérature proprement dite de l'enlisement (Viart et Vercier, 2005: 8s), mais aussi d'une littérature *consentante*, ou encore *concertante*, que Christian Prigent (1991) abhorre.

De cette dernière, Dominique Viart (2005: 9) donne une définition qui va comme un gant à l'œuvre que Michel Houellebecq commet depuis les années nonante:

On pourrait l'appeler littérature concertante en ce qu'elle fait chorus sur le cliché du moment et se porte à grand bruit sur le devant de la scène culturelle. Elle trouve dans ce bruit le seul gage de sa valeur car sa recherche est celle du «scandale», mais il s'agit d'un scandale calibré selon le goût du jour, «surfant» sur le goût que le jour peut avoir, par exemple, pour les jeux du sexe, du spectacle ou du cynisme.

Ce type d'écriture *se vend* bien, si l'on accepte l'ambiguïté de l'expression. Force est de reconnaître que la plume de Michel Houellebecq, celle-là même qu'un Michel Tournier (Gandillot, 2006), auteur autrement plus «littéraire», avoue être incapable de produire, ne laisse pas la critique indifférente, loin s'en faut:

En littérature, il faut être concret, précis, éviter les contextes abstraits. J'aime lire à haute voix, goûter le son des mots, la musique de la phrase: ça me caresse l'oreille. Avec Houellebecq, ce n'est pas le cas. C'est un revolver sur la tempe. D'ailleurs, je suis de ceux qui lui ont fait rater le Goncourt (*ibidem*).

En effet, la platitude stylistique de l'écriture de Michel Houellebecq agace et intrigue simultanément la critique. Jean-François Patricola (2005: 220) est catégorique: «[...] sa langue est apathique, flegmatique et dépitée, banale, proche du slogan publicitaire ou de la harangue, voire de l'insulte, commune et partagée par tous».

Même verdict sans appel chez Viart et Vercier, (2005: 352) pour qui *platitude*, c'est-à-dire l'absence de travail de/sur la langue, s'avère aussi le mot qui convient:

La platitude du style ou sa crudité prétendent être en prise directe sur une époque qui renonce à toute élégance. Au mieux platitude et crudité

s'affirment «cliniques», sans voir qu'elles contribuent à leur tour à dégrader le tableau qu'elles dressent.

Houellebecq a l'aphorisme facile, mais *plat*, d'un humour qui en a fait sourire plus d'un: «Adolescent, Michel croyait que la souffrance donnait à l'homme une dignité supplémentaire. Il devait maintenant en convenir: il s'était trompé. Ce qui donnait à l'homme une dignité supplémentaire, c'était la télévision» (Houellebecq, 1998: 120), mais aux conclusions qui font l'économie de la complexité: «En ce sens, les *serial killers* des années quatre-vingt-dix étaient les enfants naturels des hippies des années soixante; on pouvait trouver les ancêtres communs chez les actionnistes viennois des années cinquante» (*ibidem*, 211).

Des tirades de ce genre, dont on retrouve des exemples sur tous les romans et parfois sous forme de plaisanteries de mauvais goût: «Tu sais comment on appelle le gras qu'il y a autour du vagin? Non. La femme» (Houellebecq, 2005: 22), font ressortir ce type de littérature à cette taxinomie que d'aucuns ont désignée par «la tradition de l'insolence» (voir Blanckeman, 2000). Des scandales et des phénomènes dits «littéraires» qui gagnent la faveur d'un large public, et conquièrent même des parts de marché éditorial à l'étranger, via la traduction¹.

Mais n'entrons pas dans la biobibliographie du phénomène houellebecquier à laquelle se sont attelés, avec le succès que l'on sait, des gens aussi sérieux que Jean-François Patricola (2005), Denis Demonpion (2005), ou Murielle-Lucie Clément (2003). Abordons plutôt les échos de cette option *réactionnaire* qui fait parler d'elle en France ou ailleurs.

Dans son essai au ton pamphlétaire, judicieusement intitulé «Le rappel à l'ordre», Daniel Lindenberg (2002) s'insurgeait contre une offensive généralisée et «réactionnaire» contre tous les acquis d'une culture, souvent, à l'origine franco-parisienne, comme Mai 68: «Le mouvement de mai 1968 l'avait impressionné, et au moment où la vague hippie commença à refluer en Californie il se dit qu'il y avait peut-être quelque chose à faire avec la jeunesse européenne» (Houellebecq, 1998: 81), et qui menace les assises d'une vie culturelle, sociétale et intellectuelle ancrée sur l'action destinale collective française.

Plusieurs «procès» sont instaurés à la faveur d'idéologies *révisant* dangereusement l'Histoire ou contestant des avancées sociales qui ont pu être tenues pour acquises, mais que des discours *réactionnaires* viennent tempérer, voire «réviser» sous couvert de «néoconservatisme», «populisme» ou «national-républicanisme»; en tous cas avec un cynisme affiché (Lindenberg, 2002: 9).

¹ Notamment au Portugal où ce type de littérature française contemporaine est immédiatement traduit et se vend bien, comme le prouve le succès de ventes des romans d'Amélie Nothomb.

Un de ces procès concerne justement l'auteur de *Les particules élémentaires*, accusé d'endosser le mépris à l'égard du «tourisme de masse comme métaphore de la décadence contemporaine» (Lindenberg, 2002: 20); une conception illustrée par le roman *Plateforme*, texte qui allie la critique explicite de la massification des loisirs au tourisme sexuel, et donc à une certaine misère sexuelle taraudant l'*homo occidentalis*, espèce en décadence ou en voie de disparition.

Pour Lindenberg (2002: 21), pareil discours cautionne «le mépris du touriste, qui vise ici 'les classes moyennes' [et qui] prend pour cible une forme de loisir qui s'est continuellement démocratisée depuis le Front Populaire».

Mais, c'est surtout le procès de la liberté des moeurs, acquis majeur du Mai 68 français, il y a quarante ans déjà, qui s'en souvient?, qui est imputé à l'outrageant Houellebecq. Cet auteur aurait mieux senti que beaucoup d'autres, et en tous cas, *avant* les électeurs désabusés de la République qui votent Le Pen en dernier ressort, les frustrations des franges sociologiques restées en marge du processus libertaire:

Une grande partie de la société (plutôt les mâles, âgés et ouvriers-employés, ou encore catholiques pratiquants) n'acceptent toujours pas ce que les sociologues appellent le 'libéralisme culturel' En particulier lorsque les valeurs viriles et la 'domination masculine' sont mises en cause. C'est le talent d'un Houellebecq d'avoir senti ce malaise [...] (Lindenberg, 2002 : 23).

La crise du *mâle*, en mal d'identité, en demande de pouvoir et de rites virils d'initiation en vue d'une affirmation *phallique* du discours individuel et social se fait sentir. Ce mâle en crise, fragile, mou et en quête de soi, décrit par Elisabeth Badinter (Badinter, 1992), rêve à l'assignation d'un rôle défensif et territorial sur la tribu (contre l'*Autre*, le non français), et sur son sérail:

La plupart des hommes préfèrent les pipes, dit-elle encore. La pénétration les ennuie, ils ont du mal à bander. Mais quand on les prend dans la bouche ils redeviennent comme de petits enfants. J'ai l'impression que le féminisme les a durement atteints, plus qu'ils n'ont voulu l'avouer» (Houellebecq, 1998: 140).

Ce mâle (ou cet écrivain) aura tendance à traiter les femmes soit disant *libérées* de toutes sortes d'attributs péjoratifs ou assassins. Puisqu'«on assiste en fait au retournement de certaines théories féministes extrêmes» (Lindenberg, 2002: 24), ce mâle dominant (écrivain et homme frustré) n'hésitera pas à réduire la femme à la condition animale de la femelle au sein du troupeau (voir Houellebecq, 1998: 121).

Tout un cheminement de la modernité dans sa logique interne de dépassement, celle-là même qui suscita il y a quelque temps le débat entrouvert entre Habermas et Lyotard quant à la perspective de progrès social, se voit congédié ou évincé de son contenu et de son *telos* à la faveur des déboires de la fin de siècle et de la mondialisation.

Dans ce contexte, il n'est pas étonnant qu'Outre-Manche l'on en vienne à s'inquiéter du tour *décliniste* ou défaitiste que la pensée française –spécialité gauloise de l'*intellectuel*, figure elle aussi en déliquescence (Debray, 2000)–, a pris ces derniers temps, ces derniers discours ou ces derniers romans.

Des apories de la tradition républicaine et culturelle française sont relevées, que le débat politique actuel gauche-droite, en France, notamment l'argumentaire électoral Royal-Sarkozy, illustre à l'envie. L'impossibilité de concilier l'assimilation et l'égalitarisme républicains avec les demandes sociologiques différencierées et particulières, a vite conduit à la gestion discursive d'une impasse, d'un cul-de-sac (Barreau, 1997).

Mais Perry Anderson (2005: 59), et son regard britannique plutôt nostalgique quant à une certaine idée de la France, éclairent mieux encore ce paradoxe:

L'idéologie des droits de l'homme, toute libérale qu'elle parût –n'avait-elle pas été le plat de résistance du banquet idéologique du Bicentenaire?–, ne constituait pas une politique. Succédané contemporain de ce qui avait été autrefois les idéaux du socialisme, elle sapait la cohérence de la notion en tant qu'être collectif, et elle aboutissait à des exigences intrinsèquement contradictoires: droit à l'égalité et droit à la différence proclamés dans un même souffle.

Pointé du doigt, entre autres, comme reflet ou relais de ce malaise identitaire franco-français, «le romancier aujourd'hui à la mode Michel Houellebecq –le 'Baudelaire des supermarchés'» (Anderson, 2005: 28). Tout comme Michel Tournier, le Britannique Perry Anderson dénonce «le débit monotone de ses phrases sans relief ni vigueur [...] censé reproduire le monde démoralisé qu'elles dépeignent [...]» (*ibidem*).

De là à généraliser et à prétendre que la littérature française contemporaine est *dépressive*, il n'y a qu'un pas que Nancy Huston franchit allègrement, arguments doux à l'appui (Huston, 2004). Michel Houellebecq y jouerait les *professeurs de désespoir*, un rôle qui lui adviendrait d'une tare biographique enfouie.

Dans un chapitre intitulé «L'extase du dégoût: Michel Houellebecq», l'auteur creuse, et accuse une vie personnelle ratée, notamment aux abords de l'enfance. L'évocation de cette phase de l'existence de Houellebecq, que tous les biographes (non autorisés) de l'écrivain phénoménal exhument facilement et sans réserves (l'auteur les y invite souvent, il faut dire) éclaire des thèses et des haines irrépressibles.

Pour Huston, l'œuvre houellebecquienne relève davantage du voyeurisme que de la dénonciation de sévices passés et endurés. L'analyse peut sembler courte, et n'a

pas manqué de soulever de dures remarques dans la presse², mais la description des techniques narratives s'avère plutôt appropriée. On est assez proche du «roman à thèse», mais quelles *thèses*? Et puis comment les faire dire aux personnages ou au texte?

C'est à ce stade que pointe «l'individu louche» dont parle Pierre Jourde (2002: 217). Dans la constellation ou mouvance hybride de «la tradition de l'insolence», Jourde fait la part des choses. Houellebecq, Darrieussecq, Nothomb ou Angot, ce n'est guère le même combat: «Rien à voir avec le projet de Houellebecq, par ailleurs nettement réactionnaire» (*ibidem*, 218). Et ce critique de creuser la matière et la manière qui *clochent* quelque part, mais le laissent pantois face à la puissance et au débat que l'écrivain et ses thèses finissent par entrouvrir dans la société.

Le populisme ou le néofascisme n'aiment-ils pas à se signaler aux sociétés malades en défrayant la chronique ou en créant un *scoop*? Ne risque-t-on pas, à force d'en (de ces thèses) parler ou de les diaboliser sur la place publique, de leur accorder un large auditoire, voire quelque crédit?

Le procédé, lui, a été largement détecté. Pierre Jourde a beau reconnaître qu'«un personnage n'est pas son auteur, mais une figure possible de sa personnalité, une potentialité qu'il a plus ou moins développée dans la réalité» (*ibidem*, 224), n'empêche... Peut-être faudrait-il pousser plus loin les rouages de ce mécanisme; ce que fait, d'ailleurs, Jean-François Patricola.

Pour ce critique, la stratégie narrative de Michel Houellebecq repose sur le recours à deux figures de style qui permettent de faire dire, avec une distance ou un périmètre de sécurité, et aux personnages, et aux textes, des idées ou des clichés qui, autrement, associeraient immédiatement et étroitement l'auteur au narrateur hétérodiégétique ou au personnage.

Ce *dégagement* stratégique innocenté l'auteur quant aux affirmations produites par ses personnages, même si le procédé n'a pas évité les ennuis judiciaires pour diffamation³.

Patricola parle d'une «rhétorique de l'assimilation, de la capillarité et de l'insinuation, de la juxtaposition, qu'elle soit directe ou indirecte, par des figures stylistiques identifiables» (Patricola, 2005: 264). Ce *démystificateur* houellebecquien en voit deux à l'œuvre. D'une part, l'*épiphrase* qui, dans le cas de ce romancier, «agit comme une parenthèse, une didascalie dans le récit» (*ibidem*) et, d'autre part, à la *parataxe*, comme procédé systématique de simplification des choses ou des théories, et dès lors, comme évitement de la complexité de la pensée.

² La presse, dans son ensemble, s'en est durement prise à ses thèses douteuses. L'essai est pour le moins polémique.

³ Nous songeons ici à l'«affaire Houellebecq» suite à la parution de *Plateforme*, et aux plaintes des associations musulmanes.

Le roman *Les particules élémentaires* distille à merveille ce mécanisme par lequel l'auteur fait dire ses points de vue aux personnages sans trop «se mouiller», mais en étant sûr de l'effet provoqué sur son lectorat, des dégâts causés derrière lui par son texte.

Rappelons brièvement le contenu diégétique du texte. Le roman compte trois parties et s'étale entre le 1^{er} juillet 1998 et le 27 mars 2009. Il y est question de deux frères, Bruno et Michel (comme l'auteur) nés vers la fin des années cinquante et qui se retrouvent un peu par hasard.

Leur mère, Janine, est le fruit de la génération libertaire qui connut Sartre et les déboires de la vie de couple en crise. Des épisodes qui en rappellent d'autres, ceux de la biographie du romancier: divorce, abandon des enfants aux soins des grands-parents (le récit en fait quelques évocations analeptiques), enfance malheureuse, départ de la mère en communauté plus ou moins ésotérique en Californie.

Très en phase avec le récit biographique d'un Houellebecq, *alias* Thomas, Michel Djerzinski, abandonné par ses parents, a vécu avec sa grand-mère dont la mort provoqua chez lui un traumatisme violent qui lui interdira par la suite d'éprouver de vrais sentiments. Il n'a jamais ressenti aucun sentiment profond envers ses semblables, hormis peut-être envers sa grand-mère, qui l'a élevé et qui symbolise à ses yeux une espèce en voie de disparition.

Chercheur en biologie, Michel mène une existence grise entre son supermarché *Monoprix* (qui rythme son existence sous forme de promotions) et le laboratoire, où il mène des expériences de pointe sur le clonage des animaux. L'unique personne dont il ne soit pas éloigné par des années-lumière, c'est son demi-frère Bruno.

Il quitte le laboratoire du CNRS où il travaille pour avoir le temps «pour penser». Il craint la vie et ses conséquences, et préfère les certitudes positivistes et scientifiques, fussent-elles celles de la physique quantique et de Heisenberg; ce qui permet au narrateur d'intercaler plusieurs tranches de récit. Célibataire et indépendant, Michel (qui s'est fait dépuclé sur le tard) se sent incapable d'aimer et a peu de libido sexuelle; ce que le narrateur mesure par la fréquence masturbatoire.

En revanche, son demi-frère de quarante-deux ans, Bruno, vit obsédé par le sexe et la masturbation: «Bruno rêvait de devenir écrivain; il noircissait des pages et se masturbait beaucoup [...]» (Houellebecq, 1998: 121). A nouveau, l'*analepse* éclaire les déboires présents du personnage. Il fut contraint dans un internat à des viols à répétition et des humiliations quotidiennes.

Sa souffrance à l'école sera aggravée par la crise de l'autorité scolaire dans la foulée de Mai 68 et des théories pédagogiques autodisciplinaires. Il deviendra professeur, voudra être écrivain, haïra sa mère, comme il convient à un personnage houellebecgien... Tel auteur, tel personnage.

De son côté, Michel retrouve une amie qu'il avait perdue de vue. Elle a pris part à des orgies et s'est fait deux fois avorter. Leurs retrouvailles permettent à Michel de connaître une sorte d'extase passagère, mais la froideur émotionnelle et l'incompétence sentimentale de Michel finissent par couper court à l'expérience.

Aux yeux de Michel, son demi-frère approche de la crise de la quarantaine et sombre dans la griserie du désir sexuel compulsif. Attrillé par ses élèves adolescentes, il provoque le petit ami noir de l'une d'entre elles au point de s'attirer des ennuis. Jaloux et irrité, il se lance dans un tract raciste envoyé à *L'Infini*, une revue publiée par Sollers: «Je désirais cette nana à un point atroce. J'ai passé le week-end à rédiger un pamphlet raciste, dans un état d'érection quasi constante; le lundi j'ai téléphoné à l'infini» (*ibidem*, 194). Causeries et désabusements littéraires se succèdent.

Bruno, lui, fait la connaissance de Christiane lors d'un séjour au «Lieu du Changement», camping post-soixante-huitard à tendance *new age* où les adeptes s'adonnent à différents séminaires plus ou moins ésotériques et aux noms pompeux. Cette expérience est l'occasion de brosser le portrait des ravages de la génération de 68, et les frustrations qu'elle endure.

Le reste du récit n'est que projection anticipatoire d'une société où les angoissantes contradictions de la race humaine sont dissipées par des moyens de fiction scientifique: «Tout cela était en outre d'une éprouvante monotonie. L'ADN des bactéries martiennes semblait exactement identique à l'ADN des bactéries terrestres. Cette constatation surtout le plongea dans une légère tristesse, qui était déjà à soi seule un signe dépressif» (*ibidem*, 124).

Or, les techniques narratives auxquelles nous faisions allusion plus haut investissent ce décor de déprime personnelle et sociale: «[...] il était nécessaire d'aller jusqu'au bout de l'autodépréciation, de contempler pleinement l'abjection de son ventre gonflé, de ses bajoues, de ses fesses déjà pendantes» (*ibidem*, 151).

Un monde sans Dieu: «Il s'étonnait de souffrir autant. Profondément éloignée des catégories chrétiennes de la rédemption et de la grâce, étrangère à la notion même de liberté et de pardon, sa vision du monde en acquérait quelque chose de mécanique et d'impitoyable» (*ibidem*, 89), devient le cadre d'une société dont les «particules élémentaires» subsistent de façon entomologique et au petit bonheur masturbatoire et voyeuriste, c'est-à-dire foncièrement *passif*: «Depuis des années, Michel menait une existence purement intellectuelle. Les sentiments qui constituent la vie des hommes n'étaient pas son sujet d'observation; il les connaissait mal. [...]. Il observait [...]. Que conclure? Quelle interprétation donner à tous ces comportements? C'était difficile» (*ibidem*, 119).

Directement visée par les attaques de l'auteur *via* les personnages, les mentalités libertaires nées dans la foulée des revendications de Mai 68 et des révolutions sexuelle et féministe qui ont eu pour effet de brouiller, voire inverser les rôles symbo-

liques et sociaux: «Il est piquant de constater que cette libération sexuelle a parfois été présentée sous forme d'un rêve communautaire, alors qu'il s'agissait en réalité d'un nouveau palier dans la montée historique de l'individualisme» (*ibidem*, 116).

On accuse un vide, regrette timidement ou sarcastiquement une stabilité, mais on finit par se complaire dans ce malaise déprimant. En attendant, les personnages entretiennent des rapports très éphémères et rudimentaires: «C'était peut-être une idée, se dit-il; entre voisins, on fait connaissance dans un camping; pas forcément pour baisser, mais on fait connaissance, c'est un démarrage possible» (*ibidem*, 99).

Outil choisi pour décrire et dénoncer cette société pourrie et bloquée dans ses contradictions: le recours au *cliché* et au commentaire *épiphrastique*. La haine y rejoint, ou exige le besoin d'humiliation de toute une galerie de catégories.

La «femme libérée» fait l'objet de virulentes attaques misogynes. Elle se confond avec son cliché érotique interchangeable et sans cesse ressassé: «Elle avait de jolies fesses, encore bien rondes, très excitantes» (*ibidem*, 143), ou avec les fonctions anatomiques de son corps de «femelle», cliniquement évoquées: «A partir de l'âge de treize ans, sous l'influence de la progestérone et de l'oestradiol sécrétés par les ovaires, des coussinets graisseux se déposent chez la jeune fille à la hauteur des seins et des fesses. Ces organes acquièrent dans le meilleur des cas un aspect plein, harmonieux et rond [...]» (*idem*, 57).

La femme se montre dès lors immédiatement disponible pour les besoins sexuels de l'homme, du mâle. Elle constitue littéralement un *objet sexuel* dénué de toute intelligence ou jugement: «Il y avait une jeune Coréenne, très jolie, j'ai tout de suite eu envie de la sauter» (*ibidem*, 175), et son image active un fantasme irrésistible d'humiliation et de dégradation: «L'animatrice de l'atelier d'écriture avait de longs cheveux noirs, une grande bouche soulignée de carmin (de ce type qu'on appelle communément 'bouche à pipes')» (*ibidem*, 109). On remarquera au passage la parenthèse... L'essentiel du discours houellebecquierien est insidieusement lâché en commentaire latéral, anodin, mais terriblement efficace pour la thèse qu'il s'agit de faire passer.

Le garçon fait, lui aussi, l'objet d'une analyse entomologique. Ses comportements sont expliqués par une observation animale, grégaire: «La plupart des garçons, surtout lorsqu'ils sont réunis en bandes, aspirent à infliger aux êtres les plus faibles des humiliations et des tortures» (*ibidem*, 44), et un peu plus loin: «Les sociétés animales fonctionnent pratiquement toutes sur un système de dominance lié à la force relative de leurs membres. Ce système se caractérise par une hiérarchie stricte [...]» (*ibidem*, 45).

Très proche du documentaire sur la vie animale, la *didascalie* textuelle, c'est-à-dire la voix abjecte et sournoise de l'auteur, poursuit l'approche entomologique: «Cependant, l'animal le plus faible est en général en mesure d'éviter le combat par

l'adoption d'une posture de *soumission* (accroupissement, présentation de l'anus)» (*ibidem*, 46).

Mais d'autres catégories servent également de cibles aux propos réactionnaires des personnages, ou faudrait-il dire plutôt de l'auteur? A nouveau, le cliché et l'épiphrase s'emparent des considérations émises. C'est le cas des Arabes et des Noirs, dont on fait l'amalgame par une logique de cause à effet.

Le refus de toute mixité, si ce n'est l'accouplement fantasmique et fétichiste interracial, s'insinue à la faveur de ces parenthèses savamment placées dans l'agencement du récit: «Ça surprend beaucoup de gens, mais Noyon est une ville violente. Il y a beaucoup de Noirs et d'Arabes, le Front national a fait 40% aux dernières élections» (*ibidem*, 148). Les Noirs, forcément, se signalent aux préjugés de l'auteur *via* le personnage par «une grosse bite» (*ibidem*, 195); c'est-à-dire leur animalité congénitale.

A cet égard, le pamphlet raciste de Bruno permet à l'écrivain de le signer sans signature explicite. Les propos antisémites qui y figurent donnent à lire des idées latentes, qui font librement leur chemin: «Seuls les Juifs échappent au regret de ne pas être noirs, car ils ont choisi depuis longtemps la voie de l'intelligence, de la culpabilité et de la honte» (*ibidem*).

Même recette pour les catholiques, «observés» de façon entomologique: «Pour le déjeuner, il repéra une catholique» (*ibidem*, 112), comme une catégorie prédéterminée et immédiatement identifiable, soumise à toutes sortes de poncifs. Et à nouveau, le personnage permet à l'auteur d'émettre subtilement ses impressions du moment: «Quoique catholique, la catholique n'aimait pas le pape; avec son mental moyenâgeux, Jean-Paul II freinait l'évolution spirituelle de l'Occident, telle était sa thèse» (*ibidem*), à savoir la *thèse* de l'écrivain.

Le narrateur/auteur/personnage réserve pareil sort aux homosexuels, décrits selon les attentes et les préjugés de l'écrivain. Ce troupeau facilement identifiable à de simples codes vestimentaire et autres se voit assigné à un territoire grégaire défini, une espèce de «réserve» animale: «De l'autre côté de la Seine, sur le quai des Tuilleries, des homosexuels circulaient au soleil, discutaient à deux ou par petits groupes, partageaient leurs serviettes. Presque tous étaient vêtus de strings» (*ibidem*, 18).

Notre aperçu du discours tenu par l'auteur et les personnages de *Les particules élémentaires* fait apparaître des apories de la société française contemporaine, et a la capacité de confondre le lecteur. Ce lecteur s'est montré plutôt séduit par l'insolence des romans houellebecquiens, mais sans trop savoir s'il est invité, en clin d'œil, à endosser les propos qui y sont émis dans l'*épiphrase* et le poncif.

Les réactions de la critique française ou étrangère envers cette écriture affichent soit une forte opposition, soit une posture mitigée, celle-là même qui explique

le succès des ventes et le caractère «phénoménal» des parutions. Force est de reconnaître que ces textes et l'expression de leurs thèses ne laissent personne indifférent.

Est-ce le symptôme d'un malaise ressenti, vécu, ou la tentation d'une dérive alors que nos sociétés occidentales se disloquent et se bloquent, décrites de façon impitoyable et sans excuses, dans un réalisme douteux? Est-ce l'expression, *en creux*, d'un vide et d'un manque, voire d'une nostalgie de liens sociaux moins éphémères ou *élémentaires*? L'analyse accorde parfois le bénéfice du doute, ou se permet l'éblouissement face à la hardiesse de l'opinion.

Restons-en, pour notre part, au côté «louche», relevé par Pierre Jourde, qui lui concède pour l'heure une certaine ambiguïté. Le critique admet l'effort sincère et humoristique du portrait: «Les romans de Michel Houellebecq dressent avec force le constat d'échec d'une civilisation, qui est peut-être aussi l'échec de l'humanité: la course au moi et à la différence est le moteur de l'apocalypse» (Jourde, 2002: 229).

Alors, piège ou dénonciation? Jourde avoue ne pas avoir de réponse. Il n'est pas le seul. Affaire à suivre...

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANDERSON, Perry (2005): *La pensée tiède. Un regard critique sur la culture française*, Paris, Seuil.
- BADINTER, Elisabeth (1992): *XY de l'identité masculine*, Paris, Odile Jacob.
- BARREAU, Jean-Claude (1997): *La France va-t-elle disparaître?* Paris, Grasset.
- BERTRAND, Jean-Pierre (1997): «Génération innommable» in *Lettres du jour (II), Textyle, revue des lettres belges de langue française*, pp.7-17.
- BLANCKEMAN, Bruno (2000): *Les récits indécidables: Jean Echenoz, Hervé Guibert, Pascal Quignard*, Paris, Presses Universitaires du Septentrion.
- CLEMENT, Murielle-Lucie (2003): *Houellebecq, sperme et sang*, Paris, L'Harmattan.
- DEBRAY, Régis (2000): *I.F. suite et fin*, Paris, Gallimard.
- DEMONPION, Denis (2005): *Houellebecq non autorisé. Enquête sur un phénomène*, Paris, Marion Sell.
- GRIANDILLOT, Thierry (2006): «Tournier: l'épris des mot» in *L'Express*, 15.06.2006.
- HOUELLEBECQ, Michel (1998): *Les particules élémentaires*, Paris, Flammarion, coll. «J'ai lu».
- HOUELLEBECQ, Michel (2005): *La possibilité d'une île*, Paris, Fayard.
- HUSTON, Nancy (2004): *Professeurs de désespoir*, Paris, Actes Sud.
- JOURDE, Pierre (2002): *La littérature sans estomac*, Paris, L'esprit des Péninsules.
- LINDENBERG, Daniel (2002): *Rappel à l'ordre. Enquête sur les nouveaux réactionnaires*, Paris, Seuil / La République des idées.

- PATRICOLA, Jean-François (2005): *Michel Houellebecq ou la provocation permanente*, Paris, Ecriture.
- PRIGENT, Christian (1991): *Ceux qui merdent*, Paris, P.O.L.
- VIART, Dominique et Bruno VERCIER (2005): *La littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations*, Paris, Bordas.